

ANTIRESSE

EDITION D'ÉTÉ

N° 248 | 30.8.2020

L'envers de la «philanthropie» Fendre les foules Un laboratoire d'immortalité

Observe • Analyse • Intervient

Philanthropes, escrocs et tueurs à gages

DANS LA SÉRIE «FRINGE», NOUS DÉCOUVRONS UN UNIVERS PARALLÈLE, TOUT PROCHE DU NÔTRE, MAIS AVEC DES LOIS DIFFÉRENTES. L'ACTION RÉELLE DES «PHILANTHROPES» GLOBALISTES TIENT ELLE AUSSI D'UN AUTRE MONDE. L'ILLUSION EST SI MASSIVE QU'ELLE S'IMPOSE COMME LA RÉALITÉ DE RÉFÉRENCE. CELUI QUI LA CONTESTE AU NOM DE LA RAISON EST LOGIQUEMENT TRAITÉ DE FOU.

(Petit rappel du précédent épisode. En investissant des centaines de millions de dollars dans des dizaines d'entités médiatiques, la fondation Bill & Melinda Gates s'est entourée d'une «garde prétorienne» médiatique occupée soit à chanter ses louanges, soit à éconduire les curieux. En conclusion de son importante étude sur les relais médiatiques de Bill Gates, Tim Schwab souligne que «dans la mesure où les journalistes sont censés surveiller les riches et les puissants, M. Gates devrait probablement être l'une des personnes les plus surveillées sur terre, et non la plus admirée.»)

UN VRAI PREMIER COMMUNIANT

L'ingénuité avec laquelle les institutions internationales ainsi que les autorités de divers pays coopèrent avec les programmes sanitaires de Bill Gates est justifiée le plus souvent par l'argument de la philanthropie. Il est normal, après tout, qu'un des hommes les plus riches de la planète veuille consacrer une part de son immense fortune au bien de tous. La feuille de vigne, en l'occurrence, est bien mince. Il n'y a que les journalistes de garde pour ne rien vouloir voir derrière ce cache-sexe. Pour peu qu'on soit un peu curieux, le spectacle est pourtant fascinant.

De manière générale, la «philan-

thropie» à la mode américaine est à manier avec une longue cuiller. C'est pourtant le premier «titre» qu'on accole dans les médias de perdition aux capitaines du capitalisme financier.

Or à quoi rime une «bienfaisance» qui non seulement ne coûte rien au «bienfaiteur» mais contribue au contraire à l'enrichir encore davantage? Comme le note, de manière un peu lapidaire, la journaliste indépendante Caitlin Johnstone, «ce mot n'est qu'une étiquette qu'on attache aux ploutocrates parasites qui donnent un très petit pourcentage de leur richesse à des organismes de bienfaisance exonérés d'impôt afin que le petit peuple ne s'aperçoive pas qu'il vit sous une ploutocratie et ne se mette à fourbir les guillotines». Dans *L'art de la fausse générosité*, Lionel Astruc dévoile les ressorts réels de la carrière de Bill Gates et le tableau des investissements de sa Fondation: placements dans la pharma, l'industrie de l'armement, de la malbouffe, les énergies fossiles, les extractions minières, etc. A notre époque de puritanisme écolotiers-mondiste, une fondation qui a investi en masse dans Monsanto, le principal coupable des suicides en

série de petits paysans dans le tiers-monde avec sa politique des semences non reproductibles (sans même parler de son catalogue de poisons agricoles), mériterait plutôt la liste rouge que le tapis de la même couleur.

A la différence de son grand rival Steve Jobs, Bill Gates n'a rien d'un génie créatif ni d'un *self-made-man*. (C'est d'ailleurs une mystification courante que d'assimiler toute l'orbite GAFAM à des petits débrouillards bricolant dans leurs garages qui ont miraculeusement réussi – souvenons-nous que Google fut mis sur orbite grâce à un concours de la CIA.)

L'environnement familial de B. G. est profondément ancré dans l'élite du grand business américain, ce qu'on appellerait aujourd'hui le *Deep State*. Son père William «Bill» Gates Sr, grand avocat d'affaires, et sa mère Mary Maxwell Gates sont étroitement impliqués dans la carrière du fiston (ainsi que dans le planning familial, soit dit en passant). C'est par les relations personnelles de sa mère avec le directeur d'IBM que la jeune compagnie Microsoft décrochera son fameux contrat avec le géant bleu qui sera le socle de sa fortune démesurée.

Dans le monde de la «philanthropie» U. S., on ne peut même pas parler de faux-semblants, tant les choses sont claires. Elles sont peut-être, justement, trop claires pour qu'on ose les désigner par leur nom. Dans un contexte privé et informel, nous savons qu'il s'agit d'une douve à crocodiles. Dans le discours public, nous dépeignons un étang à libellules. Ainsi fait-on - si nous mettons de côté

les aspects vénaux - avec les opérations de «philanthropes» à la Gates ou Soros. L'Européen moyen, étriqué dans toutes ses dimensions, n'a plus le débattement moral et psychique nécessaire pour affronter la réalité brutale qu'il risquerait d'entrevoir si leur façade d'humanisme se lézardait. Il ne peut plus regarder en face le mensonge hideux et grimaçant, la trahison et le viol, de même qu'il ne sait plus ce que c'est que le courage, le sacrifice ou la pureté.

Or, il existe des témoignages venus de l'intérieur du système qui interdisent toute naïveté à ce sujet.

LA CORRUPTION COMME SCIENCE ET COMME MÉTIER

John Perkins, aujourd'hui âgé de 75 ans, est l'un des premiers «lanceurs d'alerte» issus du cœur de l'empire américain. Avant de devenir un anticapitaliste militant et un véritable dissident intérieur, Perkins avait eu une trajectoire brillante comme conseiller en investissements. Carrière de rêve, mais mission de cauchemar. Lorsqu'il n'a plus pu se regarder dans une glace, Perkins a cassé le morceau. Dans ses *Confessions d'un tueur à gages économique*^a, il raconte à partir de son propre cas le stratagème mis en place par les corporations américaines, en collaboration avec les agences de l'État, pour mettre à genoux et piller les économies émergentes.

La recette de base était simple: il

a. L'éditeur français l'a intitulé *Confessions d'un assassin économique*, mais je préfère garder la saveur vénale du titre original, *Confessions of an Economic Hitman*.

s'agissait d'élaborer, à l'attention de décideurs naïfs ou corrompus, des plans de développement crédibles mais délibérément gonflés. Sur la foi de ces plans, lesdits ministres et chefs d'État étaient invités à s'endetter auprès de banques internationales pour bâtir industries et infrastructures. Le remboursement de ces crédits étant adossé à des pronostics de croissance irréalisables, les États tombaient inéluctablement dans les difficultés ou la faillite. À cet instant entraient en jeu la «voiture balai», les multinationales rachetant à vil prix les actifs de ces dindons. Des constructions pharaoniques désertées et des tronçons d'autoroutes n'aboutissant nulle part, partout dans le monde, sont les témoignages moulés dans le béton de cette folie des grandeurs fabriquée et entretenue.

Le grand reporter Greg Palast, qui l'a connu de près dans ses œuvres, raconte avec drôlerie la méthode de l'agent de corruption Perkins à partir d'un cas local, un «petit boulot» en quelque sorte:

«Les tueurs à gages ont des “clients”. Celui de Perkins était une compagnie d'électricité géante, la Public Service of New Hampshire. PSNH essayait de vendre aux pêcheurs et aux culs-terreux de la Nouvelle-Angleterre l'idée qu'ils avaient désespérément besoin d'une centrale nucléaire à plusieurs milliards de dollars. Le fait que cette bouillotte atomique surdimensionnée, appelée “Seabrook”, allait produire suffisamment d'électricité pour que tout le monde puisse avoir un haut-fourneau dans son

jardin n'avait pas d'importance. (...) Pour voler des millions, il faut une équipe de braqueurs de haut vol. Mais pour voler des milliards, il faut des thèses de doctorat avec des diagrammes en couleur et des projections économiques enrobées de poussière féérique. Perkins avait tout cela, y compris un truc magique appelé tableur généré par ordinateur (c'était bien avant Excel). J'ai été témoin expert pour certains groupes de consommateurs, essayant d'expliquer aux fonctionnaires de l'État que les chiffres de Perkins étaient bidon et que ses projections financières provenaient d'un New Hampshire situé sur une autre planète. (...) Voici comment ça s'est terminé. Les jobards locaux ont sauté tête première dans le panneau de Perkins et son esbroufe de centrale électrique. En quelques années, les compagnies d'électricité locales ont toutes fait faillite, le Trésor public a été vidé, les factures d'électricité sont passées du plus bas au plus haut dans le pays, provoquant la fermeture d'usines et la disparition, je pense, de quelque 11 000 emplois. Les clients de Perkins, eux, sont repartis avec des milliards par tonneaux.»

Magie de la «science» et promesses de bonimenteurs... Rien n'était laissé au hasard. Perkins affirme que sa carrière d'assassin économique était téléguidée dès le premier jour. Ce premier employeur qui se présentait comme une honorable boîte de consulting était une antenne de la CIA et le cadre de tutelle qui lui servait d'instructeur était en réalité son officier traitant. De la même façon, la palette des outils de chan-

tage et de persuasion à la disposition de ces «flingueurs» allait bien au-delà de ce que des compagnies privées pouvaient se permettre. Si des chefs d'État récalcitrants étaient insensibles au charme des putes de haut vol, ils pouvaient à tout moment encourir une panne d'avion. L'histoire de l'Amérique du Sud est tissée de ces destitutions mystérieuses et brutales. Thriller géopolitique? Fiction complottiste? Loin de là. Perkins est précis, circonstancié et très pédagogue. Son livre est une mine d'informations et une grande lecture. Curieusement, il n'a été traduit que tardivement, et par des éditeurs du milieu alternatif, alors qu'il eût mérité diffusion aussi large que, par exemple, la *Stratégie du Choc* de Naomi Klein.

Après la parution de ce premier livre, il a été bombardé d'une quantité de récits venant de gens qui comme lui étaient dégoûtés par leur propre rôle ou par les manipulations dont ils étaient témoins. Perkins en a tiré un deuxième volume, plus systématique. *L'Histoire secrète de l'Empire américain*, comme son nom l'indique, livre un récit parallèle du miracle de l'expansion économique américaine au XXe siècle.

LE VERNIS DU PILLAGE

Rassemblant le témoignage d'agents saboteurs comme lui-même, il reconstitue une histoire crédible où l'esprit d'entreprise, l'inventivité et le goût du risque ne jouent de loin pas le rôle qu'on leur prête

- mais où l'intimidation, le chantage et l'espionnage coordonné avec les barbouzes font l'essentiel du travail. Comme le résume Greg Palast, «Dans la lignée de Hemingway, Perkins nous emmène en Indonésie, en Bolivie, et jusque dans la minuscule île de Diego Garcia ou d'autres États victimes où des "consultants" armés d'un doctorat mettent un vernis académique sur le pillage militarisé.»

Ce «pillage militarisé», mû par une soif de domination sans bornes et une avidité de rapaces, est la réalité géopolitique de base de l'empire global appuyé sur les ressources des États-Unis, où la frontière entre le privé («corporate») et l'État est largement brouillée. L'irruption des possibilités faramineuses de la technologie informatique, tant en matière de contrôle qu'en matière d'illusion, a donné à cette machine de conquête des ambitions démiurgiques. La «guerre au terrorisme», la crise climatique, l'obsession sanitaire, toutes les stratégies du choc de ces dernières années peuvent être considérées, de cet aspect, comme le «vernis académique» d'une opération de mise sous contrôle de tout et de tous. Bien avant les confessions de l'homme de main Perkins, le projet avait été dévoilé par un grand mandarin de l'establishment U. S. Les cas évoqués ici ne sont que les péripéties d'une vaste saga dont le professeur Quigley nous a légué le plan d'ensemble.

/A suivre./



ENFUMAGES par Eric Werner

«Trouer cette foule», trouser le chaos

SE RENDRE INVISIBLE, ESQUIVER UN ADVERSAIRE SURPUISSANT, FONCER DANS LE TAS, HARCELER, CONTRE-ATTAQUER. TOUT UN ART DE LA RÉSISTANCE QUI POURRAIT REDEVENIR INTÉRESSANT, ET PAS DU SEUL POINT DE VUE LITTÉRAIRE. PETIT COURS DE GUÉRILLA AVEC SYLVAIN TESSON ET BARBEY D'AUREVILLY.

Dans ce dernier article consacré aux *Chemins noirs* de Sylvain Tesson, nous parlerons de la guerre, puisque, comme nous l'avons vu, la thématique des chemins noirs a aussi une dimension militaire: plus exactement encore, *d'un certain type* de guerre, la guerre de guérilla. Les chemins noirs ont en effet pour particularité de rendre invisible: quand on s'y engage, on échappe au regard des autres. Or, se rendre invisible, c'est justement ce qu'il est recommandé de faire en ce genre de guerre.

D'autre part, comme cela aussi a été relevé, Sylvain Tesson en vient à un moment donné à évoquer les guerres de Vendée, guerres qu'on peut en partie au moins considérer comme des guerres de guérilla. Elles

ont même été les premières du genre. Sylvain Tesson le fait tout à la fin de son récit, lorsqu'il décrit son arrivée au Cotentin, terme également de son voyage à travers la France. Le Cotentin fut en effet un des hauts lieux des guerres de Vendée, quand, effectivement, celles-ci se transformèrent en guerre de guérilla (en «chouannerie»).

DE L'UTILITÉ STRATÉGIQUE DU CHAOS

Sylvain Tesson cite enfin le roman de Barbey d'Aurevilly, *Le Chevalier des Touches*, qui offre une bonne image de ce que fut la guérilla vendéenne. Il n'était pas obligatoire que l'ouvrage se termine sur les terres du chevalier des Touches. Et pourtant c'est ce qui se passe. Dans le roman de Barbey d'Aurevilly, le chevalier des

Touches nous est présenté comme une sorte de loup solitaire. «Il ne se confiait jamais à personne», est-il dit (p. 218). C'était un «Indien», il avait «la patience de l'animal ou du sauvage sous la circonstance qui l'écrase» (p. 190-191). Il a par ailleurs une spécialité, celle de s'échapper en «trouant» une foule ameutée qui l'entoure. Il fonce alors dans le tas, parvenant ainsi à s'échapper (p. 83). Mais il faut ici élargir la perspective. Ce qui vient d'être dit ne caractérise pas seulement le héros éponyme du livre mais l'ensemble des personnages. Tous sont rompus en l'art de créer du chaos, ils témoignent également d'un certain savoir-faire en matière de «gestion des foules». À partir de là, ils obtiennent des résultats.

On rejoint ainsi notre époque. Des dirigeants actuels, on dit volontiers qu'ils éprouvent un grand amour pour le chaos, en ce sens qu'ils l'utilisent pour consolider leur pouvoir, accessoirement aussi le relégitimer. Ils l'utilisent également au plan géostratégique («stratégie du chaos»). Les exemples ne manquent pas. Pour l'instant encore, ce sont les autorités qui mènent le jeu, les opposants ne faisant que le subir. Pour autant, rien a priori ne les empêcherait de s'y intéresser eux aussi. C'est au moins envisageable. Il y a, dans le roman de Barbey d'Aureville, une scène tout à fait extraordinaire: c'est celle où l'on voit les amis et compagnons du chevalier des Touches, les Chouans donc, créer une situation authentiquement chaotique, avec des gens

affolés qui courent dans tous les sens, s'interpellant, criant, éructant, se marchant les uns sur les autres, etc. Les Chouans y parviennent en renversant quelques tables et chaises, c'est relativement facile à faire. En plus petit, c'est ce qu'on voit aujourd'hui faire en plus grand. Sauf que ce sont les dirigeants qui sont à la manœuvre.

Les Chouans essayent ensuite de «trouer cette foule», mais là c'est l'échec. Ils ne réussissent pas vraiment à «trouer la foule». La foule est trop dense, trop épaisse. Ils ont besoin d'une aide extérieure. Mais l'idée même est intéressante: «trouer la foule», la traverser, pour ensuite aller *au-delà*, au-delà, donc, du chaos ainsi créé, on est là au cœur du roman.

Revenons-en à Taine et aux *Origines de la France contemporaine*. On n'y échappe pas. Taine, nous le relevions ici même il y a quelques semaines, se montre fort sévère à l'endroit des classes dirigeantes de l'Ancien Régime: entre autres, certes, pour ce qui leur est depuis toujours (et à juste titre) reproché (leurs privilèges sans contrepartie, leur train de vie faisant contraste avec la misère ambiante, etc.), mais aussi, ce qui est plus original, *pour n'avoir pas voulu, pu ou su se défendre*. Car, effectivement, elles ne l'ont pas fait. Ces classes, dit Taine, se composaient, de «gens civilisés, accoutumés de longue main aux pratiques d'une société régulière, intéressés de père en fils à l'observation de la loi, troublés par la pensée des conséquences,

agités d'idées multiples, incapables de comprendre que, dans l'état de nature où la France était retombée, il n'y a qu'une idée qui vaille, celle de l'homme qui, acceptant la guerre déclarée, répond à l'offensive par l'offensive, et, contre les sauvages démolisseurs de la société humaine, descend dans la rue le fusil chargé» (t. Y, p. 680).

La question ici soulevée est celle de la conduite à tenir lorsqu'on se trouve menacé dans sa vie ou son intégrité physique: que faire ou ne pas faire? La pensée de Taine, à cet égard, est très claire. Vous pouvez évidemment fuir, c'est une première possibilité. On est à peu près sûr ainsi d'échapper à la mort. À l'époque, cela signifiait quitter le sol français. C'est ce que firent nombre d'aristocrates et de membres de l'élite après 1789: un peu comme l'avaient fait, un siècle plus tôt, plusieurs centaines de milliers de protestants français à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes. Tout comme ces derniers, ils quittèrent donc la France pour chercher refuge en Allemagne, en Suisse, aux Pays-Bas, etc. Vous pouvez donc fuir, c'est une première possibilité.

L'autre possibilité est évidemment de rester sur place. Mais il faut alors se défendre: car autrement vous êtes mort. C'est ce que les classes en question ne comprirent pas, du moins pas au début (ensuite, l'expérience aidant, cela changea un peu). Beaucoup de membres de l'élite préférèrent adopter une attitude de soumission, ou encore temporiser, gagner du temps. C'est

une tactique qu'on peut adopter en certaines situations, car parfois elle se justifie. Mais en la circonstance elle se révéla suicidaire. L'image des moutons qu'on conduit à l'abattoir s'impose ici tout naturellement. Les victimes se comptèrent par dizaines, voire centaines de milliers. Moralité, quand l'adversaire nous déclare la guerre, il faut l'accepter. Accepter la guerre ne garantit pas en soi la survie. On peut très bien ne pas survivre à la guerre. Mais on a plus de chance d'y survivre en l'acceptant qu'en ne l'acceptant pas.

Par ailleurs, on en fait payer le prix à l'adversaire. Clausewitz écrit: «Un conquérant est toujours ami de la paix (...). Il voudrait bien faire son entrée dans notre État sans opposition». Toutes choses égales d'ailleurs, c'est aussi le cas des candidats à la domination totale. Eux aussi sont de grands amis de la paix (ici civile). Ils préféreront toujours ne se heurter à aucune opposition que le contraire. Bref, si l'on doit mourir, autant le faire en vendant chèrement sa peau: le plus chèrement possible. Ce que nous dit Taine: «Dans l'état de nature (...), il n'y a qu'une idée qui vaille, celle de l'homme qui, acceptant la guerre déclarée, répond à l'offensive par l'offensive».

À MASQUES RENVERSÉS

Reprenons le fil de notre analyse. D'abord, le chevalier des Touches accepte la guerre déclarée: on la lui déclare, il l'accepte. Il n'est pas non plus dans le déni: on la lui déclare, il ne va pas dire (comme c'est si

souvent le cas aujourd'hui) que ce n'est pas la guerre. C'est bel et bien la guerre, ou alors les mots n'ont plus de sens. Il se démarque ainsi de ceux qui croient sauver leur peau en faisant acte de soumission, en renonçant à se défendre, etc. Lui au contraire se défend. Il va même plus loin encore. Il répond à l'offensive par l'offensive. Mais il le fait de nuit, ni vu ni connu: «Cette guerre des Chouans était nocturne et masquée» (p. 110). Car les masques aussi ont parfois leur utilité. Nous ne les avons certes pas inventés, mais il nous est loisible de les retourner contre leurs inventeurs (pour faire échec à la reconnaissance faciale, par exemple). C'est la voie à suivre. Tout ce qu'invente l'État total, le retourner contre lui: les masques, bien sûr, mais aussi le reste: l'effondrement économique, l'insécurité dans tous les domaines, la crise sanitaire, etc. Le retourner contre lui en le *trouant*, en passant au travers. C'est une guerre

nocturne, elle ne fait donc que rarement la une de l'actualité. Ceux qui la conduisent la conduisent également à leur rythme, sans brûler les étapes. Hâte-toi lentement. Le chevalier des Touches troue une foule, mais il sait les risques qu'il prend en le faisant. Il ne le fait donc pas tous les jours. Le reste du temps, il adopte profil bas. Il emprunte les chemins noirs.

N'en concluons pas trop vite que Sylvain Tesson s'est pensé comme un nouveau chevalier des Touches. Mais il a peut-être pensé au lecteur.

BIBLIOGRAPHIE

- Sylvain Tesson, *Sur les chemins noirs*, Gallimard, 2016.
- Barbey d'Aurevilly, *Le Chevalier des Touches*, Folio, 2015.
- Taine, *Les Origines de la France contemporaine*, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2 tomes, 1986.
- Clausewitz, *De la guerre*, trad. Denise Naville, Éditions de Minuit, 1963.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

Passager clandestin

Le laboratoire de l'immortalité communiste

À PRAGUE, ON VISITE UN ÉTRANGE LABORATOIRE, CREUSÉ DANS LES ENTRAILLES D'UNE MONTAGNE. LÀ-BAS, CHAQUE NUIT, UNE ÉQUIPE DE MÉDECINS ET DE TECHNICIENS RÉPARAIT LE CADAVRE DE KLEMENT GOTTWALD, PREMIER PRÉSIDENT COMMUNISTE DU PAYS. OLIVIER TOUBLAN NOUS EMMÈNE À LA DÉCOUVERTE DE CE LIEU PARMIS LES PLUS FANTOMATIQUES DE LA PLANÈTE.

L'homme qui n'a pas réussi à devenir immortel

À Prague, plus rien n'étonne. N'est-ce pas la ville où le rabbin Loew créa un monstre de glaise, où Faust, de sa plus belle plume, signa son pacte, où Gregor Samsa se transforma en cloporte? A Prague donc, Klement Gottwald, syphilitique et alcoolique, tenta de devenir immortel. Sans succès, malgré la protection d'un général aveugle. Dit comme ça, on pense à un conte de Borges. Pourtant, tout est absolument véridique dans cette histoire.

Le général, c'est Jan Žižka, furieux guerrier maintes fois blessé, chef des troupes hussites, vaincu, néanmoins devenu héros national de la Tchécoslovaquie. Sa statue équestre, immense, domine désormais toute la ville de Prague et protège le Mausolée national qui abrite la tombe du soldat inconnu, le mémorial des armées soviétiques, les héros de la Révolution de velours. Et, jadis, le corps embaumé de Klement Gottwald, présenté au peuple dans un cercueil de verre.

Si vous n'êtes pas tchèque, ce nom ne vous dit probablement pas grand-chose. Pour faire court, ce protégé de Staline fut le maître d'œuvre du coup d'État qui renversa la fragile république tchécoslovaque en 1948, pour imposer un régime communiste qui allait durer un tout petit peu plus de cinquante ans. Il en sera le premier président. Un président rongé par la syphilis, le foie détruit par un alcoolisme ravageur, provoqué, dit-on, par sa peur d'être purgé par Staline. Peur justifiée d'ailleurs, puisque c'est bien l'oncle Joseph qui va le tuer. Mais pas comme il l'avait imaginé. L'histoire est assez ironique pour être contée.

Staline meurt. Klement Gottwald, peut-être enfin apaisé, se rend à l'enterrement du petit père des peuples, ignorant l'avis de ses médecins qui avaient déconseillé le voyage jusqu'à Moscou. À son retour, dans l'avion, c'est la rupture d'anévrisme. Et la mort, trois jours plus tard. Le 14 mars 1953. Il avait 57 ans. Il aura été président de la Tchécoslovaquie

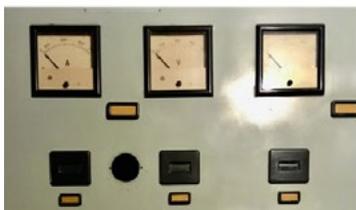


pendant cinq ans. Suffisant pour que le Comité central du parti le considère comme un héros national, à honorer au même titre que le général aveugle.

Comme pour Lénine, comme pour Staline, on décida de l'embaumer. Une équipe de spécialistes fut envoyée de Moscou pour conserver son corps. Dans le Mausolée national, on dégagea à la va-vite quelques cadavres de héros oubliés, pour faire place à un cercueil de verre. À l'intérieur, le corps de Klement Gottwald dans son uniforme de chef des armées, bardé de mille médailles, présenté au peuple, à titre d'exemple

pour les générations futures. L'immortalité, autrement dit.

Sauf que, comme souvent, tout ne se passa pas exactement comme prévu. Derrière l'apparence sereine de l'ancien président, comme endormi, la vermine faisait son œuvre. Il semble que l'embaumement n'ait pas été fait selon toutes les règles de l'art. La préservation du cadavre demandait une attention quotidienne. Chaque soir, après la fermeture du mausolée, après le défilé obligé des ouvriers, des ménagères en pleurs, après la visite des écoles, le corps était descendu par un ascenseur dans un laboratoire



secret, creusé dans les entrailles de la montagne.

Et là, chaque nuit, une équipe de docteurs, d'infirmières, de scientifiques, de techniciens, s'occupait du cadavre. Traitement chimique, élimination des insectes, préservation des tissus, maquillage, et même, du moins c'est ce qu'assure la légende, le remplacement d'une jambe entière, trop décomposée. Bref, on réparait le mort, comme on réparerait une voiture. De telle manière que, au petit matin, à l'ouverture des portes du mausolée, le président ait retrouvé un aspect

présentable, aussi immuable que le régime.

Aujourd'hui, on peut visiter ce laboratoire du pouvoir. Qui fut pourtant longtemps si secret que seuls quelques pontes du parti en connaissaient l'existence. Les gens qui y travaillaient avaient interdiction d'en parler, même à leur famille, sous peine de représailles. On déambule dans ces installations étonnantes, une chambre d'hôpital souterraine, où les équipes médicales s'occupaient du cadavre, mais aussi le bureau des techniciens, couvert de manettes, de compteurs, de leviers, posé au-dessus d'une

salle remplie d'un amas de tuyaux, de réservoirs, de pompes, de ventilateurs, qui permettaient de maintenir la température du mausolée à exactement 16°, avec exactement 80 % d'hygrométrie. Tous les jours et toutes les nuits pendant neuf ans.

Car l'immortalité ne dure qu'un temps, même pour les dirigeants communistes. En 1962, les médecins assurèrent que l'état du cadavre, en décomposition avancée, ne permettait plus sa présentation. Ça tombait bien, on était en pleine période de déstalinisation, le culte de la personnalité n'était plus à la mode, ni Klement Gottwald, d'ailleurs. Le Comité central décida de l'incinérer, conservant néanmoins ses cendres sous une dalle de marbre rose, plus discrète que son sarcophage de verre.

Mais la déchéance de l'ancien dirigeant stalinien se devait d'être complète. Après la chute du commu-

nisme, ses cendres et celles d'une vingtaine d'autres dirigeants furent évacuées du Mausolée national pour être enterrées dans une fosse commune, dans un grand cimetière de la périphérie de Prague. Nous sommes allés visiter ce cimetière aux pierres tombales affaissées, mal entretenues, dévorées par les ronces. Nous n'avons pas trouvé les derniers restes de Klement Gottwald. L'homme qui n'a pas réussi à devenir immortel.

- Journaliste et directeur de publications dans sa vie antérieure, Olivier Toublan n'est plus, depuis plusieurs années, qu'un voyageur curieux et attentif dont l'adresse est «planète Terre». Lire également, d'Olivier Toublan et Azota Pelin: «Des villes américaines», Antipresse 46 | 16.10.2016.

Pain de méninges

ILS VEULENT SIMPLEMENT NOUS SAUVER

Je vois que je suis enfermé mais je n'arrive pas à croire que je suis enfermé. Je vois que je ne suis pas libre et pourtant mon Esprit me dit qu'il n'y a aucune raison pour que je ne sois pas libre. La torture que produit cette incompréhension est infiniment plus dure que l'esclavage. Les hommes qui m'ont enfermé ne me haïssent pas, ne veulent pas me punir et ne désirent pas ma mort. Ils veulent simplement sauver le monde! Et pourtant ils me torturent et me tuent à petit feu... Ils torturent et tuent peu à peu toute l'humanité. Je ne suis pas le seul à souffrir. Je le sais. Ceux qui dirigent le Monde se sont mis à construire des hôpitaux géants pour guérir les plaies des hommes. Mais sous leurs truelles ce ne sont point des hôpitaux, mais des prisons qui s'élèvent.

— Virgil Gheorghiu, *La vingt-cinquième heure*

TURBULENCES

NAVALNY - Un empoisonnement «certainement probable»

Devant la presse, Steffen Seibert, porte-parole de la chancelière Merkel, est resté prudent. Pour lui, l'empoisonnement de Navalny présente un « certain degré de probabilité » (en allemand « *eine gewisse Wahrscheinlichkeit* »). Le Ministre allemand des Affaires étrangères, Heiko Maas, en visite à Kiev, est encore plus mesuré. Il ne se prononce pas, car « il est de ceux qui basent leur appréciation sur des faits ». En cela il se démarque de Theresa May, qui en 2018, avait déclaré l'empoisonnement de Serguei Skripal et de sa fille Ioulia sur un banc de Salisbury comme « hautement probable » (en anglais « *highly likely* ») et n'avait pas attendu des preuves pour déclencher une pluie de sanctions contre la Russie présumée coupable.

On ne peut s'empêcher de penser à l'affaire Skripal, où les preuves se font toujours désirer. Les victimes présumées de l'attentat au Novitchok, qui aux dernières nouvelles sont toujours bien vivantes, restent séquestrées *incommunicado* dans un lieu tenu secret du royaume de l'*Habeas Corpus*. La preuve n'est toujours pas apportée qu'elles aient été empoisonnées par une substance dont seule la Russie aurait le secret. L'affaire est revenue à la surface le mois dernier dans un épisode rocambolesque qui pourrait bien ne pas être le dernier de cette saga.

A l'origine de révélations troublantes, Jan Marsalek, directeur des opérations du géant allemand de la fintech Wirecard, spécialisé dans les plateformes de paiement en ligne et actuellement en faillite. Celui qui pourrait bien être l'un des plus grands escrocs de l'histoire de la finance allemande est actuellement en

fuite après avoir subtilisé deux milliards de dollars. Pour consolider dans le monde du *trading* sa réputation d'homme influent et bien introduit, il a utilisé des documents émanant de l'OPCW, l'Organisation pour l'interdiction des armes chimiques. Une enquête est actuellement en cours pour savoir comment ces documents secrets ont pu passer de ministères autrichiens, dont ils portent le sceau, dans les mains de Marsalek et aboutir dans celles du *Financial Times*. L'essentiel à retenir dans ce scandale à tiroirs, qui met aussi en évidence la corruption du monde médiatique, est que le *Financial Times* s'est refusé à publier ces documents dans leur intégralité et s'est appliqué à en détourner le sens pour leur faire dire le contraire de ce qu'ils révèlent. A savoir que l'OPCW, loin de la contredire, a fait sienne la version russe des faits.

Il faut la sagacité et l'opiniâtreté du journaliste et enquêteur australien John Helmer pour dénoncer cette imposture sur son site « Dances with Bears » (johnhelmer.net) et mettre en lumière les mensonges du *Financial Times*. Tel Sisyphe, il lui faudra peut-être faire le même travail dans deux ou trois ans pour établir les faits et élucider la nouvelle énigme de l'empoisonnement **certainement probable** de Navalny, notre « opposant rêvé » à Poutine dont les Russes n'ont que faire.

J.-M. Bovy/28.08.2020.

- * Sources et références: [Tagesschau \(DE\)](http://Tagesschau.DE) - johnhelmer.net (1), (2) - [Le Temps - Atlantico - Obs - Tsargrad.tv - eastwestaccord.com](http://LeTemps - Atlantico - Obs - Tsargrad.tv - eastwestaccord.com)
- * Voir aussi, sur l'empoisonnement Navalny: RUSSIE - Troubles au royaume de l'empoisonneur, 08.09.2019; sur l'empoisonnement Skripal: AFFAIRE SKRIPAL - Des

victimes protégées ou... séques-
trées?, 28.02.2020.

COVID 19 - Après l'épidémiologie, la psychiatrie

Ainsi donc, selon la presse spécialisée, «la hausse des états dépressifs met la psychiatrie en alerte». On est vraiment étonné. Un régime absurde finit par rendre tout le monde dément, en particulier les dirigeants. Pierre Ruetschi en a même la preuve.

Dans une chronique frappée au coin du bon sens (et de l'humour pince sans rire), le président du Club suisse de la presse taille en pièces l'aberration absolue que serait le placement de la France sur la «liste rouge» par le gouvernement suisse.

«Avec la rentrée, un nouveau palier vient d'être franchi. Notre grand voisin hexagonal dépasse depuis de quelques jours le 60/100'000. En toute bonne logique, la France devrait être rajoutée à la liste toxique. Sauf qu'on parle d'un gros poison et le Conseil fédéral hésite depuis des jours. Ô combien on le comprend. Genève, avec ses 85000 frontaliers qui finiraient tous en quarantaine, se retrouverait à l'arrêt. Fermés, les hôpitaux, restaurants, horlogers, secteurs informatiques des banques. Ce serait le K.-O. technique. (...)

Enfin et surtout, on semble avoir oublié que le taux de nouveaux cas est plus élevé à Genève (90/100'000 environ) que dans les départements voisins français. En conséquence, les frontaliers devraient être mis en quarantaine, certes, mais en rentrant chez eux et non en se rendant à Genève. Le monde à l'envers. Et la preuve qu'en plus, le virus rend fou.»

Vus des fenêtres de l'asile, les gens normaux passent tous pour des fous.

LISEZ-MOI ÇA! - Les Chroniques de Pereslavl de Laurence Guillon

Ce qu'elles apportent. Il ne s'agit pas d'un livre cette fois-ci, mais d'un blog qui est comme un feuilleton. Le «Journal de (sa) réinstallation dans (sa) patrie siri-

tuelle» de Laurence Guillon, romancière, orthodoxe, qui vit depuis une dizaine d'années dans la Russie profonde. Sur la recommandation de son guide spirituel, le père Placide Deseille, Laurence a quitté la France pour Pereslavl Zalesski, une des perles du collier de villes médiévales entourant Moscou. Au jour le jour, et dans un français magnifique, elle raconte sa vie parmi les Russes, ses rencontres humaines et ses expériences spirituelles, mais aussi les séances de musique, la ronde des saisons, le spectaculaire effondrement de la France vu de l'extérieur, les métamorphoses du ciel et des eaux, les humeurs des chats et l'avancée inexorable de la laideur moderne.

«Quand on part, comme moi, et j'ai un amour de la Russie qui m'a rendu la chose plus facile, on est blessé par l'exil et l'angoisse, on reste comme Cassandre sur son rempart à regarder avec impuissance. La pauvre Cassandre avait fini captive, ce qui me sera sans doute évité. Je n'irai pas lécher les pompes des orques de Sauron, pardon, Soros...» («Plus à l'Est», 24.6.2020)

Ce qu'il en reste. Le récit d'un quotidien à la fois hors du temps et menacé par le nivellement général, mais toujours baigné de lumière divine.

A qui l'administrer? A ceux qui rêvent de Russie et s'en font une idée idyllique. Aux quêteurs de Dieu, aux patriotes en deshérence, aux affligés et aux désespérés.

✿ **Les Chroniques de Pereslavl.** Dernier épisode: «Chevaux dans la nuit». Une suggestion de **Slobodan Despot**.

USA - Requiem pour New York

Le Saker francophone, dont on ne soulignera jamais assez l'immense travail de traduction des dissidents et des penseurs hors cadre anglosaxons, vient de reprendre un magnifique et glaçant requiem pour la Grande Pomme.

Plus new-yorkais que James Altucher, il n'y a pas. Pourtant, comme des armées de concitoyens, il a quitté la ville, probablement sans retour. Selon lui, *New York City is dead forever*. La métropole unique du business et des musées, de la culture et des provocations, de la gastronomie et de l'édition n'est plus qu'une cité déserte, un décor pour la *Planète des Singes*. Les hommes d'affaires et les éditeurs ont compris qu'ils pouvaient travailler de n'importe où, pour moins cher. La culture n'a plus son mot à dire. La gastronomie? On se la fera livrer.

Le tableau dressé par Altucher est émouvant comme une balade de Lou Reed et précis comme un inventaire. NY a toujours rebondi, mais cette fois-ci, on ne voit pas comment. C'était la ville du contact par excellence. Mais le monde qui vient n'a plus besoin de contact physique. Il l'a en horreur.

«J'aimais ma vie à New York. J'avais des amis partout. Des gens que je connaissais depuis des décennies. Je pouvais sortir de mon appartement et traverser la rue et il y avait mon cabaret – et je pouvais monter sur scène et jouer. Je pouvais utiliser Uber quelques minutes et rencontrer n'importe qui ou aller jouer au ping-pong, aller au cinéma ou faire un podcast – et les gens qui passaient par là pouvaient venir sur mon podcast.

Je pouvais sortir le soir dans mes restaurants préférés et voir ensuite mes artistes préférés se produire. Je pouvais aller au parc et jouer aux échecs. Je pouvais profiter de tout ce que cette merveilleuse ville avait à offrir.

C'est fini.»

LISEZ-MOI ÇA! - «*Le chêne brûlé*» de Gaston Cherpillod

Ce qu'il apporte. Gaston Cherpillod est un grand écrivain suisse pourtant méconnu du grand public. Sur 150 pages, il nous crache à la gueule son enfance. Sous cette violence verbale se cache

une tendre nostalgie pour le monde ouvrier, son milieu originel, qu'il affectionne et ne reniera jamais. Né dans les quartiers populaires de Lausanne, il parle vrai adoptant un style un peu rêche mais direct. Idéologiquement, il intègre le parti de la gauche populaire (POP) et, à cause de cette adhésion, il sera licencié de son poste d'enseignant. Il devra s'exiler. À son retour, il rompt idéologiquement avec la gauche institutionnelle et sera aussi très critique vis-à-vis du gauchisme. Dès les années 70, il se rapproche d'une pensée anarcho-écologiste, étiquette qu'il réfutera par indépendance d'esprit.

Nous découvrons ici la solitude d'un enfant du peuple qui a dû rompre avec son milieu pour entreprendre une carrière d'enseignant et d'écrivain après de brillantes études classiques. Dans cet auto-portrait critique, l'auteur est conscient que la connaissance est et sera la propriété de la bourgeoisie. Seuls le cœur et l'âme restent ancrés et enracinés dans cette enfance écorchée qui crie à la misère et à l'exploitation.

Ce qu'il en reste. La fidélité et l'intégrité de Cherpillod sont sublimes. C'est un homme total! Il y a du Céline chez Cherpillod, mais aussi du Ramuz, même s'il a toujours été critique envers l'auteur vaudois.

À qui l'administrer? *Le chêne brûlé* est un texte important de l'histoire littéraire suisse romande. Son style est unique, lucide et lyrique à la fois. À lire par quiconque n'a pas peur de regarder la réalité en face.

- * Gaston Cherpillod, *Le chêne brûlé*, L'Age d'Homme, 1981-2012. Une suggestion de **Patrick Gilliéron Lopreno**.

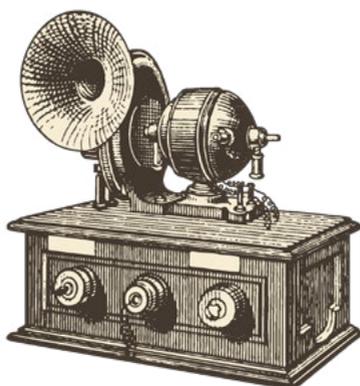
TYPO

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO



Tout est foutu (depuis longtemps),
mais en attendant une fin du monde
bien méritée,
on peut soigner ses méninges
avec l'Antipresse.

~ OLIVIER COGNET ~



L'Antipresse ne vit que de vos **abonnements**
et de vos **dons**.

Soutenez cette voix unique dans le monde
des nouveaux médias en la faisant **connaître**
autour de vous!